Document generated on 04/24/2024 8:26 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Dieu de rue
En pathos

Pierre Ouellet

Number 110, Fall 2006

Compassion

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14215ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ouellet, P. (2006). Dieu de rue : en pathos. *Moebius*, (110), 109–118.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pierre Ouellet

Dieu de rue

En pathos

rien ne console d'être soi :
ce tas de peine
rien qu'à marcher, à pié-
tiner, à ti-
tuber. Dieu n'em-
brasse pas, comme toutes celles-là
sur le trottoir : des petites
croix de bois, des tombeaux vides,
des pierres qui roulent devant l'Absence
à l'état pur, à l'état brut, à l'état nu.
Elle est à
la rue, la vie qu'on mène
au bout d'elle-même, au bord de quoi ?
Elle est à ça : qui la prendra, qui la jettera
entre les pas
qu'elle fait vers soi… puis ceux où elle
s'éloigne. C'est son
chemin de croix, le bref tracé
d'un long poème… qu'elle ne ter-
mine pas

le flair de vivre, le tact de
survivre : toucher les cœurs, toucher
le fond, toucher à tout… d'une seule
et même main : écrire, gommer, prier.
C'est ton poing d'homme
que j'entends craquer : il fait
un bruit de Dieu… qui verse des larmes
d'acier, d'avant le monde, les yeux,
d'avant le fait
de pleurer. Tout est avant
mais d'après toi, qui mènes ta vie
où elle te va, t'irait, ne te va plus… nulle part

tu appelles l'homme :
l'inapaisé. La paix : l'inhuma-
nité. Je sais : même la joie
guerroie, la guerre
festoie. Dieu n'é-
treint pas, comme toutes celles-là
dans leurs beaux draps : *croix de bois,*
croix de fer, si j'mens
j'vais en enfer, tombeau
roulant, tombeau ouvert, petit po-
teau nu, couché fin seul
au milieu de la rue, foudroyé vif
par le passage du temps, du vent,
de l'homme : l'éclair
d'un regard dont seul
le visage de Dieu… peut être le reflet

la fleur de l'âge, le fruit aussi,
la feuille qui chute, l'arbre a-
battu : toucher le sol, toucher
le ciel, rien que du vent et de la cendre :
parler, se taire, crier. C'est ta main d'homme
qui se tend, s'étend, atteint
le poing de Dieu fermé sur
l'aumône : un simple geste
ou un salut, d'avant la main, le monde,
d'avant toute chose qui repose là
dans une paume, à plat : petit
tombeau de tes dix doigts
refermés vite sur cette proie : écrire
sa vie par les deux bouts, la
brûler vive, étouffer ça entre le pouce, l'in-
dex et le médius, l'écraser nette dans le creux
de la main, n'en laisser fuir que l'ombre : l'âme, l'air

tu appelles et tu rappelles
sans réponse que ta voix
dans le souvenir qui te revient
chaque fois : tu es seul de ton espèce,
l'espèce parlante. Dieu ne
dit rien, comme toutes
celles-là sur leur divan,
qui se montrent, s'exhibent
mais ne parlent jamais : une croix
en travers des lèvres, un chiffon de soie
imbibé d'huile et de vinaigre, muettes
comme une tombe
à l'abandon : *noli me tangere*, l'index
de Dieu sur leur bouche repeinte… Il nous
les montre puis il les touche
comme par la grâce, la vérité,
l'aura qui couvre et qui découvre : nu-
dité des nudités, tout est
nu comme rien ne peut l'être
davantage qu'un visage
giflé par Dieu… après quoi l'homme
y porte la main, son poids, son leste,
caresse après caresse…
dans une violence sans nom

les yeux négatifs sur la paroi
rocheuse : les empreintes noires,
trop larges, trop creuses
des mains positives qu'on porte
comme des lanternes devant ses pas
dans les cavernes de l'être, les chambres
obscures de son histoire à double fond :
diurne, nocturne,
les *camera* qui ouvrent sur des passages secrets,
    l'ombre nue
des regards de biais. C'est ta bouche d'homme
que j'entends geindre
dans les oreilles bouchées de Dieu : un grand
bruit blanc, une poussière dans l'œil, une buée, une
    nuée.
Tout est à vendre ou à laisser : le corps des hommes,
des femmes, l'âme des dieux. Plus rien ne vaut
que sa part d'ombre impartageable
dans la nuit générale qui s'abat sur nous : un seul
gros œil qui fait un trou où il voit tout…
que nos mains d'hommes sont noires, bien plus que
    nos yeux,
que nos paumes d'hommes sont creuses… comme
    des orbites
énucléées, émasculées, vidées de Dieu

ruée vers l'homme
des dieux qui chassent
pour leur survie : coups bas, ruades,
l'homme à quatre pattes
se défend mal : avec
ses pieds… comme toutes celles-là
qui marchent au pas
sur les trottoirs : leurs crocs-
en-jambe et leurs croche-pieds. Elles portent
leur croix comme une robe
trop courte, une couronne
d'épines au cou, à la ceinture, à la cheville : une au-
réole rousse, auburn, platine, une au-
ra douce d'arômes trop forts
comme la sueur d'un dieu qui meurt
au bout de ses forces. On roule leur âme
en boule : un jupon fin
qu'on froisse… et leur enfonce
entre les lèvres : glaire et
vinaigre… la vie aigre-
douce, la vie amère brouille leur bouche

les pieds négatifs dans la terre meuble
comme des trous noirs dans l'univers
des bêtes, des hommes : les ter-
rains vagues, les steppes, les jungles. On met
ses pas dans ces
pas-là : si vides, si creux, si vains. *Pas* pour
la forme : la route, la voie, le chemin. Le *sens*
de la marche : avant, arrière, tout droit… dans quel
dessein ? Pour rien : marcher, tomber, écrire. C'est ton
pied d'homme que je vois s'en-
foncer dans la bouche d'égout : un grand
trou d'homme qu'un Dieu seulement arriverait à
combler. Tout est affaire
de sauts et de sursauts : bonds et rebonds hors de
l'abîme : l'habi-
tation des hommes pendant la grande
hibernation : les siècles et les siècles
où l'on manque de tout… de soi, de monde, d'être
la dernière main mise à ce vain
projet : *vivre*… avant la première main portée sur ce
drôle
d'objet :une face humaine… qu'un seul coup dur
transmue en trou, qu'un coup de Dieu transmute en
poussière, où il laisse de larges
empreintes : des pas de néant sur de la cendre
toute fraîche

c'est ton bras d'homme que je sens frapper
contre la porte fermée de Dieu : il s'est claustré
dans une solitude sans fin. Elle passe
sous la porte dans un courant d'air
glacé : elle se
communique à toi, aux autres, au monde. Ça cogne
des deux côtés : ton bras lourd d'aimer,
d'étreindre pour rien, et son haleine chargée,
son souffle froid comme ont les morts quand ils ont
trop vécu, trop dit et trop parlé.
Comme toutes celles-là qui courent les rues
en quête de quoi passer la journée
après des nuits à déambuler
sur les trottoirs givrés : les dortoirs, les couchoirs,
les mouroirs, les jouissoirs, les limbes et les la-
byrinthes sans bout, sans fond, sans fin

comme toutes celles-là
qui passent leur vie dans les bras vides
d'un Dieu qui les repousse : de loin en loin,
de bras en bras. D'une ville à l'autre
dont toutes les rues semblent bordées
par les mêmes trottoirs, les mêmes
hôtels et les mêmes chambres… aux portes closes
comme des étreintes
forcées. Comme toutes celles-là
dont tu écoutes battre la coulpe et le pouls
de leurs talons sur le pavé : fines aiguilles
dans chaque tympan, fines comme l'ouïe
de qui l'entend : la rime d'un dernier pas
au bout du trottoir, avant l'enjambement
puis le rejet : tout recommence quand tout paraît
fini. C'est ta voix d'homme que je sens poindre
au bout de ta vie comme un dernier point
d'interrogation, d'extermination : le point du jour
puis la belle courbe douce
d'une très longue nuit. Et Dieu
montre l'oreille pour la première fois : son œil
parle, sa bouche voit. Son grand
corps d'homme touche à sa fin. Sa gran-
deur d'âme te touche… de près, de biais, de loin.
Comme toutes celles-là… qu'il prend par
la main